

Ces
paradoxes
qui nous
habitent

MICHEL MÉTAYER



Ces paradoxes qui nous habitent

Michel Métayer

Ces paradoxes qui nous habitent



Presses de
l'Université Laval

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Mise en page : In Situ

Maquette de couverture : Laurie Patry

© Presses de l'Université Laval. Tous droits réservés.

Dépôt légal 4^e trimestre 2013

ISBN : 978-2-7637-1836-1

PDF : 9782763718378

Les Presses de l'Université Laval

www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

Table des matières

Introduction	1
Définitions préliminaires	2
Paradoxes conceptuels et paradoxes substantiels	4
Le paradoxe comme attribut de l'humain	7
Penser par dichotomies	8
Réflexivité et autoréférence	9
L'échelle de robustesse des paradoxes	12
Les paradoxes cognitifs	15
Nous avons deux modes de pensée.....	15
Une machine à associer	18
Les biais cognitifs	22
Le cas de l'entrevue.....	25
Le biais de l'égoïsme	28
Le biais de disponibilité	34
Le biais de représentativité	37
L'aversion à la perte.....	38
La dissonance cognitive	40
La loi de la facilité.....	45
Un humain pas si rationnel que ça.....	47
... et pas très fort en logique.....	49
Le paradoxe de la rationalité	53

Les paradoxes du bonheur	57
Le bonheur inconscient	59
Le bonheur, il ne faut pas le chercher.....	60
Le paradoxe de la satisfaction.....	65
Si c'est naturel, alors... ..	67
La clé du bonheur: une chose... et son contraire	70
Le bonheur comme cadeau de la vie	76
Une science du bonheur?	77
Le paradoxe d'Easterlin.....	80
On s'habitue à tout.....	82
L'adaptation des aspirations	82
La comparaison sociale	85
La politique du bonheur.....	87
Une disposition innée au bonheur	88
Programmés pour être malheureux?.....	89
Les paradoxes de l'action rationnelle	91
Et s'il n'existait pas d' <i>action</i> irrationnelle?	92
L'irrationalité se trouve dans les croyances, pas dans l'action	93
L'akrasia.....	96
La logique interne de l'action.....	98
La rationalité subjective	101
Jouer au plus fin avec soi-même?	105
La magie des prédictions autoréalisatrices	109
Le paradoxe des actions contre-productives.....	112
La lutte absurde contre le trafic de la drogue	116
La spirale éthique.....	118
La spirale sécuritaire.....	120
L'économie contre-productive.....	122
Faisons payer les entreprises! Ah oui?	127
Vieux et en santé.....	129

Questions de confiance.....	132
La paix par la destruction mutuelle assurée	135
Les paradoxes de la liberté	139
Le paradoxe de la libération	141
Quand une contrainte en cache une autre.....	142
Le paradoxe de la liberté amoureuse.....	145
L'être le plus influençable qui soit	145
On ne fait jamais de choix	148
La liberté rend l'humain incompréhensible.....	151
L'autocontrôle.....	155
La délibération	157
L'autonomie	160
L'impression de liberté.....	162
La liberté comme autocontrainte	164
Une illusion nécessaire.....	168
Les paradoxes éthiques.....	171
Choisir entre le bien et le mal? Vraiment?	171
L'unité du bien et du mal.....	173
Les paradoxes de la réciprocité	176
Les chemins tortueux de l'empathie	176
« La règle d'or est qu'il n'y a pas de règle d'or ».....	182
Et si le courageux n'était pas celui qu'on pense?	186
Et si le chantage était moral?	189
La double face du respect.....	195
L'égoïsme rend-il l'altruisme impossible?	198
Ce mal nécessaire: le mensonge	202
La difficulté de se duper soi-même.....	209
Le pardon impossible.....	212
Quand la responsabilité est une affaire de chance.....	217

Les paradoxes politiques	221
La démocratie a-t-elle jamais existé?	222
Le pouvoir de choisir son maître.....	224
Où est le « Peuple »?	226
Le pouvoir de se soumettre à la volonté d'autrui	228
La majorité tyrannique	230
Est-il vraiment <i>utile</i> de voter?	233
Et pourtant, ça fonctionne!	237
Les paradoxes religieux	241
Comprendre l'incompréhensible.....	243
Dieu forcé de jouer à cache-cache	246
Le divin à l'image de l'humain.....	250
Le casse-tête divin : intervenir mais pas trop.....	253
La douteuse moralité de Dieu.....	257
En bref	262
Un dernier mot	265
Bibliographie	267

Introduction

Nous savons tous intuitivement ce qu'est un paradoxe : une figure de la pensée qui réunit d'une façon déconcertante des idées opposées ou incompatibles. Les paradoxes sont innombrables, tant les humains n'ont de cesse d'en émailler leurs discours et d'en découvrir des nouveaux dans tout ce qu'ils étudient. Certains sont connus et célèbres, comme le paradoxe de l'œuf et de la poule ou le paradoxe du sceptique : « Je suis certain qu'on ne peut être certain de rien. » Les paradoxes abondent autant dans les œuvres littéraires et dans l'humour que dans les écrits des philosophes et des scientifiques. Certains auteurs s'en font même une spécialité. Je pense ici aux Oscar Wilde, George Bernard Shaw, François de La Rochefoucauld, Woody Allen et *tutti quanti*.

Il faut peu de chose pour construire un paradoxe :

- Un choc d'idées : « Deviens ce que tu es. » (Nietzsche)
- Un retournement d'énoncé : « Les fous ne sont pas tous dans les asiles » qui devient « Il y a des fous partout, parfois même dans des asiles. » (George Bernard Shaw)
- Une contradiction redoublée : « Dans un couple, les deux ne doivent faire qu'un, mais lequel ? » (Oscar Wilde)
- Une réponse absurde à une question absurde : « Dors-tu ? » – « Oui, je dors. »
- Un raisonnement malicieux : « Plus il y a de gruyère, plus il y a de trous ; or plus il y a de trous, moins il y a de gruyère ; donc plus il y a de gruyère, moins il y a de gruyère. »
- Une question qui condamne toute réponse à se nier elle-même : « Est-ce que la réponse à cette question est non ? »

Les philosophes ont toujours été fascinés par les paradoxes. Ils y trouvent des défis stimulants pour leur esprit avide de rationalité. Le premier grand nom de la philosophie, Socrate, était un véritable paradoxe ambulante, lui qui se disait le plus sage des hommes « parce qu'il savait qu'il ne savait rien ». Les philosophes se sont érigés en spécialistes d'au moins une catégorie particulière de paradoxes, celle des paradoxes dits « logiques » ou « sémantiques », qui sont de véritables casse-têtes intellectuels. On pense ici au célèbre paradoxe du menteur : « Épiménide le Crétois dit-il la vérité lorsqu'il déclare que tous les Crétois sont des menteurs ? » Ou au paradoxe du barbier : « Un barbier de village qui ne rase que ceux qui ne se rasent pas eux-mêmes se rase-t-il lui-même ? »

Un paradoxe peut n'être rien de plus qu'un mot d'esprit divertissant. Il peut aussi constituer un problème crucial que les plus grands penseurs vont probablement s'échiner à résoudre indéfiniment. Le paradoxe de l'irrationalité de l'humain est de ceux-là : comment cet être réputé « rationnel » qu'est l'humain peut-il penser et se conduire aussi souvent de manière irrationnelle ? Voilà une question cruciale qui nous interpelle tous et qui continue d'interpeller les philosophes, longtemps après que Platon et Aristote l'eurent posée. Les sciences doivent, elles aussi, affronter des paradoxes intrigants. Comment un objet quantique peut-il être à la fois une onde et une particule ? Pourquoi l'introduction massive des ordinateurs dans les entreprises n'a-t-elle pas entraîné une hausse correspondante de la productivité ? Si la psychiatrie stipule que la schizophrénie est une maladie incurable et qu'un psychiatre déclare avoir guéri un patient schizophrène, ses collègues peuvent-ils arguer que, puisqu'il a été guéri, son patient n'était pas réellement schizophrène ?

Définitions préliminaires

Étymologiquement, le mot paradoxe réunit deux termes du grec ancien : *para* « à côté » et *doxa* « opinion ». Un paradoxe peut donc être défini dans son sens le plus large comme une idée qui va à l'encontre de l'opinion commune. L'idée que la Terre tourne autour du Soleil n'a plus rien de paradoxal aujourd'hui, mais elle

avait un caractère révolutionnaire au moment de son apparition et c'est pourquoi on l'a déjà appelée « le paradoxe de Copernic ». On peut élargir encore davantage le concept en y englobant toute idée qui surprend ou qui laisse perplexe.

La simple réunion d'idées contraires, opposées ou incompatibles peut suffire à agencer un paradoxe. Quand Marc Angenot écrit que « rien n'est moins bien partagé que le sentiment d'évidence¹! », il formule un paradoxe intéressant : ce qui semble évident devrait logiquement être largement partagé, mais en réalité il arrive souvent que ce qui paraît évident à l'un soit tenu pour faux ou incertain par un autre, avec le résultat que l'idée même d'évidence menace de s'effondrer. Nous associons spontanément le manque de nourriture à la maladie et à la mort et l'abondance de nourriture à la santé, mais, selon des statistiques récentes, l'obésité tuerait aujourd'hui plus de gens que la faim : 925 millions de personnes dans le monde souffriraient de malnutrition et 1,5 milliard d'obésité². Voilà un fait paradoxal qui déconcerte et qui incite à la réflexion.

La plupart des philosophes ont tendance à favoriser une définition plus étroite et plus précise du paradoxe. Ils diront qu'un paradoxe est un raisonnement qui repose sur des prémisses vraies et qui conduit logiquement à une conclusion contradictoire ou absurde. Cette définition fait du paradoxe une « défaite de la raison », puisque c'est en se conformant aux lois de la logique que l'esprit rationnel aboutit, contre toute attente, à un résultat illogique ou absurde. Les paradoxes ne sont pas toujours formulés comme des raisonnements, mais leur caractère paradoxal ressort plus clairement lorsqu'on déroule les raisonnements qui les sous-tendent.

Le spectre des paradoxes est donc très étendu. Nous avons à une extrémité une figure de style comme l'oxymore qui est une simple juxtaposition d'idées opposées, par exemple « les splendeurs invisibles » de Rimbaud, et à l'autre extrémité un enchaînement

1. Marc Angenot, *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, Paris, Mille et une nuits, 2008, p. 184.

2. *Sciences humaines*, décembre 2011, n° 323, p. 10.

complexe d'idées en forme de raisonnement. L'idée paradoxale de « cercle carré » est un oxymore, mais la question de savoir si un être tout-puissant comme Dieu serait capable de faire un cercle carré nous engage dans un raisonnement paradoxal : « Dieu est tout-puissant, mais il ne le serait pas s'il ne pouvait faire un cercle carré, donc il peut faire un cercle carré » ou « Dieu est parfait, donc tout ce qu'il pense et fait est logique, mais un cercle carré est quelque chose d'illogique, donc Dieu ne peut faire un cercle carré ». Les paradoxes intéressants sont comme celui-ci : ils précipitent la pensée dans un abîme.

Je m'intéresserai dans ce livre à une large gamme de paradoxes, avec une prédilection pour ceux qui relèvent de la définition philosophique, car le côté le plus fascinant du paradoxe est l'idée qu'*il existe de bonnes raisons de soutenir une idée absurde*. Il y a là une provocation stimulante à laquelle j'ai toujours eu du mal à résister.

Paradoxes conceptuels et paradoxes substantiels

Les paradoxes sont des défis pour la pensée parce qu'ils mettent à l'épreuve la capacité de la raison humaine de démêler les problèmes les plus intriqués. Il y a lieu toutefois de diviser ces problèmes en deux grandes catégories. Certains d'entre eux sont essentiellement « conceptuels », au sens où ils sont internes à la pensée. Ce sont, si l'on veut, des problèmes dans lesquels la pensée se perd dans ses propres méandres. D'autres problèmes sont « substantiels » ou « réels », plutôt que strictement conceptuels, parce qu'ils concernent la manière étrange dont certaines choses se présentent à nous *dans la réalité* ou dans *l'expérience vécue*. Un paradoxe est toujours conceptuel ou intellectuel, puisqu'il s'agit d'un produit de la pensée, mais l'objet sur lequel il porte, lui, peut être intellectuel ou réel.

Le paradoxe du barbier que j'ai cité plus haut est un paradoxe purement *conceptuel*. Personne ne s'inquiète *réellement* de savoir si le barbier du village se rase lui-même. Le constat que l'obésité tue aujourd'hui davantage que la faim est un paradoxe *substantiel* qui met en évidence une *réalité* inquiétante. Le paradoxe classique de

la cause première est lui aussi un paradoxe essentiellement *intellectuel*. Il résulte d'une combinaison des notions pures de cause et de temps: «Tout a une cause, donc chaque cause a une cause antécédente et l'on peut ainsi remonter indéfiniment de chaque cause à sa cause antérieure, avec le résultat que le monde ne peut jamais avoir de commencement.» Le paradoxe de la poule et de l'œuf en est une version particulière, sauf qu'il est ancré dans le *réel*. Il s'agit en effet d'une question concrète que la science doit essayer de résoudre et qui renvoie à des processus biologiques réels. Il pose toute la question des conditions de l'apparition et de la reproduction de la vie.

Plusieurs types de paradoxes mêlent ces deux niveaux, conceptuel et réel, et les concilient de diverses manières. Parfois le plan conceptuel sera anodin et s'effacera rapidement derrière le phénomène réel. Par exemple, on verra peut-être un paradoxe au premier abord dans les propos d'une personne qui nous avoue qu'elle aime et qu'elle déteste à la fois son partenaire amoureux. Oui, «l'amour» est sémantiquement le contraire de la «haine», mais en même temps nous n'avons pas de mal à comprendre que l'on puisse ressentir de tels sentiments opposés envers une même personne. Nous savons que toute personnalité a de multiples facettes et nous comprenons bien qu'il est possible d'aimer quelqu'un sous un certain rapport («il est généreux») et de le détester sous un autre («il est infidèle»). Dans un tel cas, l'impression de buter sur un paradoxe sera éphémère et sans grande conséquence.

D'autres paradoxes seront plus denses et plus résistants. Prenons une personne qui dit: «Ce qui me stresse le plus, c'est de me sentir stressé.» Le paradoxe a ici une configuration conceptuelle caractéristique avec son motif autoréférentiel (le stress d'être stressé), mais il renvoie aussi à une difficulté *réelle* qu'éprouve la personne à gérer son stress. Le paradoxe n'existe donc pas seulement dans la pensée. L'expérience mentale de la prise de conscience réflexive de l'état de stress a un effet physiologique, donc une incidence *réelle* sur le niveau de stress du sujet. On retrouve ici une belle imbrication des deux types de paradoxe.

Voici un exemple de paradoxe particulièrement amusant où les dimensions conceptuelle et substantielle apparaissent en succession. Il s'agit d'une nouvelle parue dans un journal local en Autriche :

Un jeune aspirant au suicide s'était jeté d'un pont dans le Danube avec la claire intention de se noyer. Les gens se mirent à hurler et un gendarme arriva en courant ; avec ses bottes, son uniforme, ses armes et son casque, avec tout cet attirail, il ne pouvait se jeter à l'eau sinon il se noyait lui aussi. Alors, avec un éclair de génie dont on ne sait pas d'où il lui est venu, il pointa son fusil sur l'aspirant au suicide et lui dit : « Sors de là immédiatement sinon je te tue », et l'aspirant au suicide est sorti de l'eau³.

Cette anecdote contient les ingrédients caractéristiques d'un paradoxe sur le plan conceptuel : une idée d'action absurde qui se détruit elle-même. En effet, menacer quelqu'un de lui infliger ce qu'il est déjà en train de s'infliger lui-même est éminemment paradoxal, puisque cela soutire à la menace son trait essentiel qui est d'être quelque chose auquel son destinataire désire se soustraire. En plus, le paradoxe résulte de la contradiction entre la volonté de mourir du sujet en voie de se suicider et son refus de mourir au même moment par la main du gendarme. Mais cette analyse ne couvre que le premier moment de l'histoire. Le deuxième, qui consiste dans la réaction inusitée du jeune homme et la réussite de l'intervention du gendarme, se prête à une analyse d'un tout autre ordre. C'est que ce deuxième moment nous ramène sur le terrain empirique de l'expérience où il faut trouver des motifs concrets pour expliquer la réaction du jeune homme, avec le résultat que le paradoxe s'estompe. Les deux idées « me suicider » et « me faire tuer » ont peut-être une équivalence sur le plan sémantique en ce qu'elles impliquent toutes deux la mort du sujet, mais elles sont très différenciées sur le plan de l'intention et de l'action : celui qui veut se suicider veut certainement mourir, mais on peut très bien comprendre qu'il ne veuille pas mourir *de la main d'une autre personne* et qu'il considère que suicide et meurtre ne soient pas du tout équivalents (le cas de l'euthanasie est tout à fait singulier à cet

3. Jean-Jacques Wittezaele (dir.), *La double contrainte, l'influence des paradoxes de Bateson en sciences humaines*, Bruxelles, De Boeck, 2008, p. 222-223.

égard). La réaction du jeune homme suicidaire peut donc s'expliquer tout simplement : il veut se tuer, mais pas se faire tuer⁴. Exit le paradoxe.

L'exemple parfait du paradoxe strictement conceptuel et probablement le plus célèbre de toute l'histoire de la philosophie est le paradoxe du menteur. Il existe en multiples versions. La plus simple est un locuteur qui dirait simplement : « Je mens. » Ce locuteur ment-il ou dit-il la vérité en disant « Je mens » ? S'il dit vrai en disant « Je mens », alors il ment et s'il ment en disant « Je mens », alors il dit vrai. Ce paradoxe fait les délices des logiciens, mais il a peu d'intérêt pour qui s'intéresse aux paradoxes *réels* ou *substantiels*. On le comprendra si l'on essaie d'imaginer un locuteur disant « Je mens » dans un contexte de la vie réelle. Que répondriez-vous à ce locuteur ? « Mens-tu quand tu dis que tu mens ? », comme le font les philosophes ? Non, il y a toutes les chances que vous lui envoyiez quelque chose comme « Eh bien, explique-toi ! », car, dans le monde réel, on ment toujours « à propos de quelque chose ». Par exemple, « Je mens » pourrait être une réponse pertinente à la question « Est-ce que tu mens ou est-ce que tu dis la vérité à propos des raisons de ton absence au travail hier ? »

Le paradoxe comme attribut de l'humain

Historiquement, ce sont les paradoxes purement conceptuels ou logiques qui ont principalement intéressé les philosophes. Je m'empresse de dire que ce ne sera pas l'objet de cet ouvrage. Les paradoxes qui m'intéressent sont ceux que j'appelle *réels* et, parmi les paradoxes réels, ceux qui concernent *l'être humain*. Ce choix explique que je puiserai la matière de mes analyses autant dans la littérature scientifique que dans la littérature philosophique.

Le réel est-il paradoxal ? Voilà une de ces questions philosophiques écrasantes qui dépassent probablement les capacités de la raison humaine. Ce dont je suis convaincu, en revanche, c'est que *l'être humain est profondément paradoxal*. Je m'inscris ici dans

4. Beaucoup d'autres motifs non paradoxaux pourraient expliquer la réaction du jeune homme dans cette histoire. On ne peut que spéculer là-dessus.

la filiation de Pascal qui a dit de l'homme qu'il était un « paradoxe à soi-même », « un monstre incompréhensible » : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige⁵ ? »

Comment pourrait-il en être autrement avec un être qui ne se contente pas d'être ce qu'il est, mais qui est, en plus, conscient de ce qu'il est, conscient d'être conscient de ce qu'il est, capable de se projeter dans l'imaginaire, dans le passé et dans l'avenir, habité par des aspirations à être quelque chose de différent, de plus ou de mieux que ce qu'il est et particulièrement soucieux de ce que les autres pensent de lui ? Comment pourrait-il en être autrement avec un être doté d'attributs aussi divers et potentiellement conflictuels que des instincts, des réflexes, des besoins, des désirs, des fantasmes, une raison, des émotions, une imagination, un sens esthétique, un sens moral, des tendances au conformisme et à la créativité, à l'égoïsme et à l'altruisme, à la solidarité et à l'individualisme ? Il est évident que le paradoxe est inscrit au plus profond de l'existence humaine. Il nous est constitutif. L'être humain a la capacité de discerner des paradoxes, mais c'est en lui-même qu'il en découvre le plus. Étudier les paradoxes de la vie humaine, comme je me propose de le faire, c'est donc explorer la difficulté d'être humain.

Penser par dichotomies

Pourquoi la vie humaine est-elle si riche en paradoxes ? La réponse évidente est qu'il doit exister en l'être humain certaines tendances ou certaines configurations de pensée et de conduite qui favorisent l'émergence de paradoxes. Deux de ces tendances m'apparaissent fondamentales : *la pensée dichotomisante* et *la réflexivité*. La tendance à penser par dichotomies est un trait constitutif de notre appareil cognitif. La pensée humaine fonctionne beaucoup par mise en opposition : haut/bas, bien/mal, beau/laid, vrai/faux, sujet/objet, absolu/relatif, général/particulier, intérieur/extérieur, corps/esprit, nature/culture, autonomie/hétéronomie, liberté/

5. Pensée 122 des *Pensées* de Pascal.

contrainte, soi/autre. Les catégories fondamentales de la pensée humaine sont organisées en dichotomies.

Les dichotomies nous sont généralement utiles. Il est clair que mettre des concepts en opposition est une manière pour l'esprit humain de mettre de l'ordre dans les choses, mais il y a inévitablement quelque chose de forcé et de simpliste dans toutes ces oppositions. La dichotomisation a tendance à figer les choses et à creuser des abîmes entre les réalités qu'elle oppose. Il y a là une source inépuisable de paradoxes. Il suffira souvent d'introduire une confusion entre les termes opposés, de les inclure l'un dans l'autre ou de simplement transgresser les frontières qui les séparent pour que surgisse un paradoxe. Les exemples abondent : le masochiste qui trouve son plaisir dans la douleur, l'artiste qui trouve de la beauté dans la laideur, la bonne âme qui fait du mal en voulant faire du bien, etc. La dichotomie athée/croyant permet par exemple de générer un paradoxe amusant en la réappliquant à la sphère de la croyance, comme dans cette phrase emblématique d'un site Internet consacré à l'athéisme : « Tout le monde est un athée quand il est question des autres dieux⁶. » La dichotomie entre autonomie (penser et décider par soi-même) et hétéronomie (penser et décider sous influence extérieure) a inspiré ce joli paradoxe : « On a toujours besoin des autres pour penser par soi-même⁷. »

Mettre du sable dans l'engrenage de la pensée dichotomisante est une des techniques les plus fécondes pour construire des paradoxes.

Réflexivité et autoréférence

Un deuxième trait de notre système de pensée s'impose cependant comme un vecteur de paradoxe encore plus important que la pensée dichotomisante. Il s'agit de la *réflexivité*, qui désigne la propriété qu'a la pensée d'entrer *en rapport avec elle-même*, de réfléchir sur elle-même et de se prendre elle-même pour objet. On

6. <http://www.godlessgeeks.com/WhyAtheism.htm>.

7. Philippe Boulanger et Alain Cohen, *Le trésor des paradoxes*, Paris, Belin, 2007, p. 101.

qualifie également les processus de pensée réflexifs d'« autoréférentiels », parce que la pensée s'y réfère à elle-même.

La réflexivité est inhérente à la conscience humaine qui est indissolublement la conscience d'être conscient et le motif de la réflexivité est à l'origine d'un des paradoxes les plus profonds de la condition humaine. Il concerne la distinction entre soi et les autres. Cette distinction est quelque chose de relativement simple et son usage dans nos rapports avec autrui ne fait généralement pas problème. C'est dans l'espace intérieur de la conscience de soi réflexive qu'elle devient problématique. Le sujet conscient de soi est un *sujet* qui se prend lui-même pour *objet*. Ce faisant, il engage avec lui-même un rapport qui ressemble étrangement aux rapports qu'il entretient avec autrui, sauf que l'autre est ici le Soi. C'est le « Je est un autre » de Rimbaud, qui soulève quelques questions intrigantes :

- Pourquoi dois-je me dire à moi-même mes propres pensées ?
- Quel sens y a-t-il à me poser à moi-même des questions dans l'espoir d'obtenir des réponses... puisqu'elles viendront de moi ?
- Comment puis-je argumenter avec moi-même et me convaincre de ce dont je ne suis pas convaincu ?
- Comment puis-je m'en vouloir à moi-même ?
- Comment puis-je me promettre à moi-même une récompense ou me menacer d'une punition ?

La pensée humaine a un potentiel illimité de réflexivité et d'autoréférentialité et c'est pourquoi l'autoréférence est à la base d'un grand nombre de paradoxes. Le paradoxe du menteur en est un exemple classique : est-ce que le menteur ment quand il dit « Je mens » ? Le paradoxe est enclenché ici par l'application de l'énoncé « je mens » à lui-même : je mens quand je dis que je mens. De nombreux paradoxes empruntent ce schéma classique :

- Il est interdit d'interdire.
- Il faut faire un usage modéré de la modération.
- Il faut désirer ne plus avoir de désirs (le paradoxe du bouddhisme).

- Le refus de toute règle est ma seule règle.
- Je suis certain qu'il n'y a rien de certain.

L'autoréférentialité engendre typiquement deux schémas de paradoxes très répandus : le *cercle vicieux* et la *régression à l'infini*.

Voici un exemple de cercle vicieux humoristique. C'est la fameuse blague de Groucho Marx : « Je ne supporterai pas de faire partie d'un club qui accepterait comme membre quelqu'un comme moi. » Ce mot d'esprit est drôle parce qu'il nous enferme dans une *impossibilité*, lisible dans la *circularité* du raisonnement que suscite la proposition : si Groucho fait partie d'un club, alors il n'en fera pas partie et, s'il n'en fait pas partie, alors il pourra en faire partie.

Voici un autre exemple typique propre à la sphère pratique de l'action, celui de *l'action contre-productive*. Le fait qu'une action planifiée et accomplie dans un but produise le résultat contraire de l'effet anticipé est éminemment paradoxal. Les personnes qui ont vécu un grave traumatisme se retrouvent souvent en proie à une peur irrationnelle dont elles n'arrivent plus à se débarrasser. Une stratégie de prime abord rationnelle pour se sortir de ce problème est d'éviter systématiquement tout contact mental ou réel avec la cause à l'origine du traumatisme (lieu, objet ou animal). Le problème est que la stratégie oblige le sujet à penser fréquemment à l'objet de sa peur, ce qui a pour effet contre-productif de l'entretenir. L'injonction « Cesse d'y penser ! » résume bien le cercle vicieux dans lequel il se trouve empêtré : penser à ne pas penser à quelque chose nous y fait penser. Il en est de même avec l'injonction « Ne pensez à rien ! » Penser à ne penser à rien est encore penser à quelque chose. Ce paradoxe est *réel*. C'est pourquoi les techniques usuelles de méditation ou de relaxation visent à contourner ce paradoxe de manière concrète en invitant le sujet à concentrer toute son attention sur autre chose qu'une pensée : une flamme, un son, un mantra, sa respiration, des sensations corporelles, etc.

La régression à l'infini est un autre schéma typique de paradoxe autoréférentiel. Le paradoxe de la cause première en est un exemple classique : chaque cause supposant une cause antécédente, la recherche de la cause de chaque cause en remontant jusqu'à une

cause première nous entraîne dans une régression à l'infini. Voici un exemple plus substantiel. Un psychologue construit un test dont le but est de mesurer les aptitudes rationnelles des sujets. Il semble évident que ce psychologue se considère lui-même comme « rationnel ». Mais comment peut-il être certain de sa propre rationalité? Il lui faudrait logiquement avoir passé lui-même un test préalable établissant son aptitude à penser rationnellement, mais celui qui aurait construit ce test se trouverait soumis à la même exigence. Chaque nouveau test semble devoir être validé par un test antécédent. On se trouve ainsi enfermé dans une régression à l'infini, c'est-à-dire dans un processus de justification qui n'a logiquement pas de fin. Une des manifestations *réelles* et concrètes de ce paradoxe est qu'encore aujourd'hui philosophes et psychologues ne s'entendent toujours pas sur la définition des critères de la rationalité!

L'échelle de robustesse des paradoxes

Tous les paradoxes que nous allons analyser dans les prochains chapitres ne sont pas égaux sur le plan de la robustesse. J'entends par « robustesse » le degré de résistance du paradoxe aux tentatives de résolution dont il peut faire l'objet. Bien entendu, tous les paradoxes ne suscitent pas un effort de résolution. Quand Woody Allen écrit que « l'éternité, c'est long, surtout vers la fin », on se contente de sourire, on ne se met pas à philosopher. Mais les paradoxes que nous allons visiter seront souvent troublants et déstabilisants dans ce qu'ils révèlent de l'être humain. Ils porteront généralement à réfléchir et inciteront à leur chercher une solution. C'est du moins l'idée qui a inspiré cet ouvrage.

Il est utile à cet égard d'imaginer une échelle graduée de robustesse des paradoxes comprenant des niveaux distincts. Je m'efforcerai au fil de mes analyses de spécifier la place des paradoxes que j'aborderai sur cette échelle. Je distinguerai grossièrement trois niveaux désignés par les termes suivants : faux, faible et fort.

1. Les paradoxes *faux* ou *apparents*.

C'est le cas notamment des paradoxes qui reposent sur une faute logique, sur de fausses prémisses, sur le double sens d'un terme ou sur l'oubli d'un facteur déterminant. Ils sont fréquents dans l'humour. Dans le cas des paradoxes sérieux, trouver l'erreur ou l'omission suffit souvent à dissoudre complètement le paradoxe. Ainsi, la statistique suivante a été présentée paradoxalement comme une « bonne nouvelle » dans une dépêche de presse : « Entre 2002 et 2008 les cas d'autisme ont quadruplé en moyenne dans 14 États américains. » La nouvelle paraît annoncer une catastrophe, mais elle est positive, en réalité, si l'on considère que l'augmentation des cas atteste l'efficacité de nouveaux programmes de détection. On a dit la même chose à propos de la hausse des cas de violence conjugale dans les dernières décennies, car elle résultait surtout d'une plus grande propension des victimes à déclarer ces crimes et des policiers à les prendre au sérieux.

2. Les paradoxes *faibles* ou *mous*.

Certains paradoxes sont bien réels, mais faibles ou mous. Ce sont des paradoxes qu'il est possible de dénouer par une analyse plus approfondie du problème. Ce sont souvent des paradoxes plus théoriques que pratiques. Les paradoxes de la régression à l'infini peuvent souvent être considérés comme faibles pour la bonne raison que la réalité nous force généralement à mettre un terme à la régression et à trancher en acceptant un certain niveau d'incertitude. Ainsi « le paradoxe de la justification » stipule que les prémisses de tout raisonnement devraient être justifiées par un raisonnement antécédent, ce qui nous entraîne dans une régression à l'infini. En pratique cependant, se plier à cette exigence rendrait toute discussion impossible. Le paradoxe est donc généralement résolu par un coup de force « raisonnable ». Nous acceptons que nos interlocuteurs amorcent leurs raisonnements avec des prémisses simplement acceptables sans exiger de preuve formelle et incontestable pour chacune de leurs affirmations et nous leur savons gré de se montrer aussi accommodants. Rien ne nous empêche de contester à l'occasion certaines affirmations de notre

interlocuteur, mais on ne le fera pas systématiquement sous peine d'être accusé de mauvaise foi ou d'intransigeance.

3. Les paradoxes *forts* ou *durs*.

Certains paradoxes sont *forts* ou *durs*, c'est-à-dire très difficiles à dénouer. Ce sont des paradoxes qui peuvent souvent être qualifiés de *structurels*, au sens où ils sont inhérents à la condition humaine. Le paradoxe «Je est un autre» en est un bon exemple. C'est un paradoxe profond et insurmontable jusqu'à un certain point. L'idée par exemple que l'on puisse se mentir à soi-même ou l'idée que les autres puissent nous connaître mieux que nous-mêmes sont des possibles troublants inscrits dans la constitution de l'être humain. Je souligne, à propos des paradoxes forts, que j'en disposerai diversement selon les cas. Je donnerai parfois franchement mon opinion personnelle, j'esquisserai parfois des solutions possibles et je m'en abstenrai en d'autres occasions, préférant laisser le lecteur se colleter pleinement avec le problème posé.

J'ai ordonné mon enquête autour de quelques grandes dimensions de l'expérience humaine. Nous explorerons donc successivement les paradoxes cognitifs, les paradoxes du bonheur, les paradoxes de l'action, les paradoxes de la liberté, les paradoxes éthiques, les paradoxes politiques et les paradoxes religieux. Chaque dimension fera l'objet d'un chapitre et ces chapitres auront une facture variée: plus ou moins courts ou longs, plus ou moins philosophiques ou scientifiques et plus ou moins unifiés ou diversifiés⁸.

8. Pour éviter d'alourdir la lecture, j'ai choisi de ne pas insérer les références bibliographiques dans le texte, sauf dans le cas des citations. On trouvera une bibliographie pour chacun des chapitres à la fin de l'ouvrage.

Les paradoxes cognitifs

Les paradoxes sont essentiellement des produits de l'esprit. C'est l'esprit qui les dévoile et c'est lui qui s'efforce de les résoudre. L'esprit se plaît à trouver des paradoxes dans toutes les sphères de l'activité humaine, mais, réflexivité aidant, il en trouve également en lui-même. Il existe, en effet, une catégorie particulière de paradoxes dits « cognitifs », inhérents au fonctionnement de l'esprit humain. La source principale de ces paradoxes est le fait que l'appareil cognitif humain utilise couramment deux modes de pensée hétérogènes. Le premier est le mode de pensée rationnel, le second est le mode de pensée non rationnel caractéristique de l'intuition, de l'émotion et de l'imagination. Ce sont les heurts et les frictions inévitables entre ces deux modes de pensée qui génèrent la plupart des paradoxes cognitifs que je vais examiner dans ce chapitre.

Nous avons deux modes de pensée

Penser est naturel à l'humain et ne demande, au départ, pas plus d'effort que de voir et d'entendre. Il suffit d'être éveillé pour se mettre à penser, comme il suffit d'ouvrir les yeux pour voir¹. L'humain a cependant cette capacité extraordinaire, qui le place au sommet de l'échelle du vivant, de prendre le contrôle de sa pensée et de l'employer à résoudre des problèmes complexes demandant une analyse et une réflexion soutenues. L'humain est ainsi doté de deux modes de pensée très différents que j'appellerai « rationnel »

1. Il faudrait dire « pour se mettre à penser *consciemment* », car nous pensons même endormis.

et « intuitif ». Récemment, certains auteurs ont choisi d'appeler le mode intuitif « système 1 » et le mode rationnel « système 2 »².

Nos deux modes de pensée ne sont pas incompatibles. Ils collaborent harmonieusement la plupart du temps, mais ils sont néanmoins potentiellement conflictuels, tellement ils tirent l'esprit dans des directions opposées. Le mode de pensée rationnel opère de manière consciente, contrôlée et volontaire. Il enchaîne les idées de façon explicite, linéaire et séquentielle, en visant un but déterminé. On peut également le qualifier d'analytique et de délibératif. Le mode de pensée intuitif opère, quant à lui, à un niveau implicite, préconscient ou inconscient. Il enchaîne les idées par associations, par sauts, et il a la capacité de saisir des idées complexes d'un seul coup, c'est-à-dire de façon globale ou synthétique. Il relie les idées de manière spontanée, involontaire et, ce point est crucial, *sans effort*. Il existe une telle chose qu'une fatigue intellectuelle, mais remarquez une chose : lorsque vous interrompez l'activité intellectuelle qui cause cette fatigue, vous continuez tout de même à penser ! C'est donc qu'il existe une pensée automatique, irréfléchie, non contrôlée par la conscience : c'est le mode de pensée intuitif du système 1.

Le domaine dans lequel les attributs propres à chacun des deux modes de pensée se manifestent le plus clairement est l'apprentissage. Il existe certes des apprentissages qui se déroulent à un niveau inconscient, mais apprendre, chez l'humain, consiste en beaucoup de cas à faire passer des éléments de la sphère de la conscience réflexive et de l'effort contrôlé à celle des automatismes inconscients. Parler, lire ou écrire, jouer du piano, conduire une auto, jouer aux échecs, diagnostiquer une maladie, élever un mur de briques, toutes ces activités deviennent faciles à la longue pour ceux qui les apprennent parce qu'elles tendent naturellement et progressivement à être prises en charge par le système 1. L'idéal pour un humain est d'arriver à faire un maximum de choses sans

2. Tous ne sont pas d'accord avec cette désignation, car le mot « système » sous-entend une unité qui n'est pas évidente dans le cas du système 1. Plusieurs y voient plutôt un assemblage de sous-systèmes relativement indépendants. Je ne m'embarrasserai pas de ces subtilités dans ce chapitre.

effort volontaire et conscient. Cela permet à sa conscience réflexive de se consacrer à des sujets de préoccupation plus pointus ou plus pressants. C'est ainsi que des maîtres aux échecs sont capables de mener plusieurs parties d'échecs simultanées tout en occupant leur esprit de façon continue à autre chose sans que cela affecte la qualité de leur jeu (par exemple additionner des séries de nombres tout en jouant). Ils jouent sans réfléchir, de façon purement intuitive, avec une efficacité remarquable.

Un premier paradoxe vient du fait que nos deux modes de pensée ne sont pas égaux et que le plus fort n'est pas celui que l'on pense. Notre esprit rationnel ordonné et conscient est intimement convaincu de sa supériorité sur la pensée intuitive et il se donne pour mission de la dominer. C'est pourtant exactement l'inverse qui est vrai. *Le mode de pensée intuitif est notre mode de pensée fondamentale et primordial.* Il est essentiellement inné et il précède l'apparition de la rationalité dans le développement cognitif de l'enfant. Il nous est donc plus *naturel* que l'autre. C'est pourquoi il est notre mode de pensée « par défaut » et, surtout, il est *toujours* actif. Il n'est pas évincé de l'esprit lorsque celui-ci s'engage dans des processus rationnels. Il est simplement relégué à l'arrière-plan tout en continuant d'opérer à un niveau latent, avec le résultat que le contrôle exercé par la raison consciente sur l'ensemble de notre activité de pensée reste toujours limité et relatif. Même une activité intellectuelle essentiellement réflexive comme la lecture ou l'écriture d'un texte est submergée par une multitude de processus cognitifs automatiques et associatifs. Tout ce qui concerne la performance linguistique est régi à la base par des mécanismes automatiques, tandis que des associations d'idées surgissant spontanément à l'esprit alimentent continuellement le flux de la pensée.

Il serait d'ailleurs impossible de réfléchir sérieusement à quoi que ce soit sans cette prise en charge des opérations de base de la pensée par des processus automatiques et sans un apport incessant de données mémorisées ou d'associations d'idées spontanées en provenance des couches inconscientes ou semi-conscientes de l'esprit. La raison est puissante pour *organiser* les idées, mais elle est nulle pour les *trouver*. Or, se mettre à réfléchir à quelque chose excite automatiquement le système 1 qui va associer les contenus

de pensée du système 2 à toutes sortes d'autres contenus suivant des réseaux d'association non linéaires. Le système 1 fournit à son insu au système 2 une nourriture intellectuelle indispensable, bien qu'il puisse également l'éloigner de son objectif et l'entraîner à l'occasion dans des digressions mal venues.

Nous en arrivons ainsi à ce constat paradoxal :

Il est impossible de penser de façon rationnelle et réfléchie sans l'apport incessant de processus de pensée non rationnels et non réfléchis.

Les intellectuels et les experts se plaisent à opposer la réflexion critique, dont ils sont les spécialistes, à la pensée préréflexive soumise aux automatismes et aux idées toutes faites. Ils n'ont pas tort évidemment, mais ils ont tendance à oublier qu'ils ne sont passés maîtres dans la réflexion critique qu'en développant d'autres *habitudes* et d'autres *automatismes*. L'intellectuel est quelqu'un qui n'a plus besoin de réfléchir à réfléchir, tant prendre une distance critique est devenu pour lui une habitude, voire un réflexe.

Une machine à associer

Ce qui frappe lorsqu'on voit des images de la matière cervicale, c'est la complexité inouïe des ramifications des circuits neuroniques. Une idée simple émerge de cette observation : tout est interconnecté dans le cerveau, aucune composante n'est complètement séparée du reste. Il existe bien certains modules spécialisés dans le cerveau. Par exemple, des modules spécialisés pour le langage, pour le comportement sexuel, pour la reconnaissance des visages et le décodage des expressions faciales, pour la mémoire à court terme et la mémoire à long terme, pour les échanges sociaux, etc. Mais même ces modules mettent en jeu plusieurs régions ou circuits cérébraux différents. Le cerveau humain est fondamentalement une *machine à associer*. Sa tendance la plus forte est de lier chaque pensée à d'autres pensées par toutes les voies disponibles.

Dans le cerveau, corps et esprit, raison et émotions, imagination et mémoire ne sont pas séparés par des cloisons. Nous pensons avec notre corps (notre digestion influence notre pensée, la musculature de la parole est faiblement excitée même lorsque

nous verbalisons mentalement nos pensées, gesticuler en parlant nous aide à développer notre pensée, etc.). Notre corps est imprégné de nos pensées (des pensées dépressives affaiblissent le système immunitaire, des exercices de visualisation améliorent les performances physiques, la couleur du comprimé de somnifère influence son effet sur l'organisme du dormeur, etc.). La raison mobilise constamment les émotions et les émotions nourrissent constamment la raison, comme l'a montré le neurologue Antonio Damasio³ (la conscience de se contredire suscite un malaise, une idée politique contraire à nos convictions peut exciter les mêmes centres nerveux du dégoût qu'une nourriture dégueulasse, réfuter la thèse d'un concurrent par une argumentation solide excite les centres du plaisir et de l'agressivité, trouver les mots justes pour exprimer une idée éveille notre sens esthétique, etc.). Les processus conscients sont inextricablement mêlés à toutes sortes de processus inconscients sous-jacents.

Le fait que la conscience rationnelle prenne les commandes de notre activité mentale ne signifie pas l'extinction des activités spontanées de l'esprit. Pendant que je réfléchis à quelque chose, je continue d'être sensible aux bruits ambiants ou au fond d'écran de mon ordinateur, je demeure influencé par l'humeur qui m'habite, par l'excitation ou l'anxiété qu'éveille la tâche que je cherche à accomplir, etc. Bref, l'esprit humain n'a de cesse dans son activité continue de brouiller toutes les dichotomies auxquelles il s'en remet largement dans son effort de compréhension des choses. D'un côté, il sépare et cloisonne pour clarifier les choses, de l'autre il associe et réunit, comme mû par une soif de sens inextinguible. Un instrument de pensée oscillant entre des tendances aussi opposées est une véritable usine à paradoxes.

Lorsque la raison⁴ entre en action, elle sélectionne des idées particulières et les utilise à des fins précises. Le système 1, lui, pro-

-
3. Antonio R. Damasio, *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1995.
 4. Je me plie à l'usage courant en employant le mot « raison », mais j'entends simplement par raison « des processus de pensée rationnels ». Il n'existe pas dans le cerveau ou l'esprit une « chose » séparée qui constituerait « la raison ».

cède différemment. Il cherche spontanément à associer chaque idée à d'autres idées qui lui sont potentiellement reliées, soit dans le contexte de l'expérience en cours, soit dans la mémoire, soit dans l'imagination (sous l'impulsion des désirs et des émotions). La plus grande partie de ces opérations se déroulent à un niveau inconscient. Le cerveau associatif cherche spontanément à étendre les ramifications entre les idées, tandis que la raison cherche plutôt à les limiter et à contrôler rigoureusement leur enchaînement. Le cerveau associatif relie spontanément tout ce qui peut être relié par une multitude de chemins : proximité spatiale ou temporelle, ressemblance ou contraste, lien causal, routines, associations de sensations, enchaînements de souvenirs, excitation d'émotions, etc.⁵ La raison ne relie pour sa part qu'un nombre très limité d'idées en fonction de l'objectif particulier qu'elle poursuit.

Les psychologues se sont beaucoup amusés dans les dernières décennies à imaginer des expérimentations illustrant la tendance de l'esprit humain à tout mêler. Voici quelques exemples particulièrement savoureux où l'on voit le cerveau associatif unir des éléments qui paraissent sans rapport rationnel.

- Tenir un objet chaud dans nos mains nous rend plus chaleureux envers les autres. Boire un café chaud ou froid influence en effet le jugement que l'on porte sur autrui : le froid incite à trouver les autres froids, égoïstes, peu sociables et le chaud a l'effet inverse. Que la compagnie des autres est agréable lorsqu'on se retrouve autour d'un bon café!
- Le simple fait d'imaginer l'action de poignarder un collègue de travail dans le dos augmente ensuite la propension à acheter du savon, du désinfectant ou du détergent plutôt que des piles, du jus ou des friandises.

5. Cette tendance est à la source de ce que l'on appelle la « fonction symbolique » de l'esprit et qui consiste dans la capacité à représenter une chose par autre chose. Elle se manifeste dans la production de symboles, de métaphores, de métonymies ou d'analogies. Elle est proprement illimitée chez l'humain.

- Dans plusieurs études, des sujets appelés à prononcer un jugement moral sur des cas controversés se montrent plus sévères si le lieu dans lequel ils se trouvent baigne dans une odeur nauséabonde ou s'ils viennent de boire une boisson amère (plutôt qu'une boisson sucrée).
- Une étude menée en Suisse a révélé que des sujets estimaient que des entreprises au nom fluide, comme Emmi ou Comet, auraient de meilleurs rendements en bourse que des compagnies affublées d'un nom comme Ypsomed ou Geberit.
- Le fait de penser dans sa langue d'origine ou dans une langue seconde influence notre mode de pensée. Nous sommes plus rationnels et moins émotifs lorsque nous pensons dans la langue seconde.
- Une personne regardant la liste des rayons dans un grand magasin s'exclame : « Zut, j'ai oublié mes lunettes ! Quelqu'un peut-il me dire à quel étage se trouvent les parapluies ? » Les personnes à qui un inconnu a souri quelques secondes plus tôt répondront deux fois plus souvent à la question que celles qui n'auront pas été gratifiées d'un sourire (se sentir bien rend généreux).
- Prenez deux groupes de sujets qui doivent s'adonner à un exercice banal : former des phrases complètes à partir de mots isolés. Donnez à un des deux groupes des mots généralement associés au vieil âge (ride, gris, chauve, Floride, Alzheimer, etc.). Puis, demandez aux participants de se déplacer dans un autre local pour une autre expérimentation et mesurez le temps que les sujets mettent pour effectuer ce court trajet. Vous constaterez que les sujets qui avaient à travailler sur des mots associés au vieil âge mettront plus de temps que ceux de l'autre groupe pour faire le trajet. Les images associées à la vieillesse se seront frayé un chemin improbable jusque dans les zones motrices de leur cerveau !
- Demandez à des sujets d'écouter des messages au moyen d'écouteurs en leur disant que le but de l'expérience est de tester la qualité de l'équipement audio. Dites

à la moitié d'entre eux de bouger la tête de gauche à droite et à l'autre moitié de la bouger de haut en bas pendant l'audition des messages, qui consistent en des enregistrements d'éditoriaux radiophoniques. Ceux qui auront reçu la consigne de bouger la tête de haut en bas se déclareront ensuite plus en accord avec le contenu de l'éditorial entendu que ceux qui auront bougé la tête latéralement. Logiquement, la prise de position précède et motive le geste d'acquiescement de la tête, mais le cerveau associatif n'en a cure et prend les choses par tous les bouts possibles. Pour lui, si j'ai fait oui de la tête en écoutant l'éditorial, alors c'est que j'étais en accord avec son contenu.

La disposition de l'esprit humain à être influencé par mille et une choses est simplement phénoménale. Il est clair qu'elle intervient continuellement à notre insu. Il est possible cependant de discerner parmi tous ces processus intuitifs et automatiques un certain nombre de tendances récurrentes déconcertantes que les spécialistes des sciences cognitives se plaisent à débusquer et qu'ils appellent « biais cognitifs ».

Les biais cognitifs

Voici un exemple tout à fait caractéristique de biais cognitif. Un médecin fait part à un patient des risques à court terme d'une intervention chirurgicale en disant que le taux de *survie* après un mois est de 90 %. Un autre médecin tient le même discours à un autre patient en lui disant que le taux de *mortalité* après un mois est de 10 %. Ces deux messages sont identiques quant à leur contenu. Ils décrivent exactement le même état de choses et ils sont logiquement équivalents : si 10 % des patients meurent dans le premier mois, cela signifie que 90 % survivent et vice-versa. Des études révèlent pourtant que ces messages logiquement équivalents ne sont pas perçus comme tels et provoquent des réactions différentes chez leurs destinataires. Le 90 % de survie s'avère plus rassurant que le 10 % de mortalité. Ce qui est identique et égal étant inégalement interprété, il y a là manifestement un paradoxe

et il est fortement ancré dans notre appareil cognitif. Des études ont en effet démontré que même les médecins succombent à l'effet du « 90 % taux de survie / 10 % de taux de mortalité » lorsqu'on leur présente une innovation thérapeutique!

Un biais cognitif est un schéma de pensée spontané et naturel qui semble tout à fait légitime, mais qui viole en réalité une règle de base de la rationalité. Or, *suivre une ligne de pensée légitime pour aboutir à quelque chose d'irrationnel est l'essence même du paradoxe*. Les biais cognitifs se comptent par dizaines et leur liste ne cesse de s'allonger avec l'essor récent des sciences cognitives qui en ont fait un de leurs dadas⁶. La grande découverte des sciences cognitives, qui rassemblent des disciplines variées comme la psychologie, la neurologie ou l'économie comportementale, est que le fonctionnement de notre esprit obéit à un certain nombre de tendances profondément ancrées. Ces tendances nous écartent du chemin de la rationalité optimale et ne peuvent souvent être surmontées ou neutralisées qu'au prix de très grands efforts.

Ainsi, mon premier exemple correspond à un biais appelé « effet de cadrage ». Il s'explique par le fait que tout message sera perçu différemment suivant le « cadre » dans lequel il est présenté (choix des mots, ordre de présentation, etc.). Les simples mots « survie » et « mortalité » éveillent une constellation d'images différentes et opposées, encourageantes ou déprimantes, qui viennent distordre le message objectivement véhiculé par les chiffres de pourcentage. Et l'affaire n'est pas banale, car des études ont démontré que, dans ce dernier cas, cette différence de formulation a un effet important sur la décision des patients d'accepter ou non la chirurgie suggérée par le médecin! C'est précisément l'importance de l'effet d'une différence de cadrage somme toute anodine qui rend ce biais si paradoxal :

Deux messages au contenu identique et logiquement interchangeables peuvent être interprétés de façon divergente suivant le cadre dans lequel ils sont présentés.

6. On s'en convaincra en consultant la page suivante sur Wikipedia : http://en.wikipedia.org/wiki/List_of_cognitive_biases.

Comme le suggère cet exemple, les émotions jouent un rôle important dans les biais cognitifs. En voici une autre illustration. Le passé, le présent et le futur sont trois dimensions séparées du temps qu'il semble impossible de confondre. Pourtant, nous avons souvent un mal fou à séparer le passé du présent et du futur dans nos prises de décision. Une étude a révélé par exemple que ceux qui ont payé des billets de théâtre plein tarif sont plus assidus que ceux qui ont bénéficié d'un tarif réduit. Le sentiment de perte associé à la décision de sauter une représentation serait, semble-t-il, plus douloureux pour ceux qui ont payé le plein tarif. Pourtant, dans les deux cas, les billets sont payés et aller ou ne pas aller au théâtre ne changera rien au coût encaissé. C'est ce que nous dit la raison, mais elle a manifestement du mal à se faire entendre.

Voici un autre exemple du même genre, abondamment cité dans la littérature. Vous avez acheté un billet de théâtre et vous l'avez perdu. Il vous a coûté trente dollars. Allez-vous en acheter un autre? Vous hésitez, car vous vous dites que ce billet va finalement vous avoir coûté soixante dollars... mais c'est faux. Le 30 \$ qu'a coûté le billet est perdu de toute manière. Il reste le billet que vous envisagez d'acheter et ce billet vous coûtera trente dollars, pas soixante. Vous pourriez avoir perdu trente dollars de toutes sortes d'autres manières et vous ne feriez aucun lien entre cette perte et le billet que vous allez acheter. L'argent perdu est perdu et l'expérience à laquelle il est associé dans la mémoire ne devrait pas compter dans la décision à venir. Rationnellement, la seule question qui devrait vous occuper est: ai-je envie de voir cette pièce de théâtre et ai-je l'argent nécessaire pour payer le billet? Mais ce n'est pas ainsi que fonctionne le cerveau associatif. Sous le coup de l'émotion négative produite par l'expérience de la perte, il associe l'achat du nouveau billet à celui de l'ancien et les additionne.

J'écris cela en sachant qu'il est à peu près impossible de penser de manière rationnelle dans une situation de ce genre et que je réagirais de la même manière si la chose m'arrivait. Il en est ainsi de la plupart des biais cognitifs. En prendre conscience ne suffit pas à les neutraliser. Il y faut souvent un effort de vigilance soutenu.

Voici un autre exemple typique : prenons le sexe de six bébés nés en succession dans un hôpital et exprimons les séquences possibles à l'aide des symboles suivants : G pour garçon et F pour fille. Quelle est à votre avis la séquence la plus probable parmi les trois suivantes : GGGFFF, GGGGGG ou FGFFGF ? La plupart des gens répondent que c'est la troisième. Il y a un jugement biaisé à la source de cette réponse. Nous nous disons que l'ordre du sexe des bébés est aléatoire et que la troisième séquence est manifestement la plus susceptible d'être le résultat du *hasard*, alors que les deux autres paraissent plus improbables, surtout la deuxième. Mais tout cela est faux. La réponse juste est que les trois séquences sont également probables et aléatoires. Chaque naissance est un événement indépendant des autres. À chaque naissance, les chances d'avoir un garçon ou une fille sont toujours de 50 % et le résultat des naissances précédentes n'a jamais d'incidence sur la suivante. La séquence GGGGGG a donc la même probabilité d'occurrence que la séquence FGFFGF, tout comme la séquence de chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6 a autant de chances de composer le numéro gagnant de la loterie que la séquence 2, 23, 10, 7, 45, 18.

Cela étant dit, il est à peu près impossible de s'extirper ce biais de la tête tellement il nous est naturel. L'explication est que l'expérience, et peut-être quelque tendance innée, nous fait associer le hasard au désordre et ce qui paraît ordonné ou structuré soit à une loi naturelle, soit à une intention volontaire. Pourtant, le hasard peut, par définition, produire *n'importe quoi*, et ce n'importe quoi inclut *l'ordre* ou à tout le moins l'apparence d'ordre. Le hasard peut donc produire occasionnellement quelque chose d'ordonné et rien de ce qui relève du hasard ne devrait *logiquement* nous étonner. Pourtant, il faut bien l'avouer, il est au-dessus des forces de l'humain de rester serein et de penser que le seul hasard est à l'œuvre lorsqu'un adversaire qui jette les dés dans un jeu de société sort six fois de suite le chiffre six !

Le cas de l'entrevue

Je passe maintenant à un cas intéressant qui met simultanément en jeu plusieurs biais cognitifs différents : c'est l'utilisation de l'entrevue d'embauche comme procédé de sélection des